

Cartes postales

Michel Biron, Université d'Ottawa

Francine D'Amour et Monique Proulx appartiennent à la même génération et ont des expériences d'écriture qui se ressemblent à bien des égards. Leur dernière œuvre, publiée chez le même éditeur¹, renforce cet effet de génération, tant sont visibles les correspondances entre l'une et l'autre. À cause de Montréal sans doute, qui est au cœur des deux textes, mais, plus encore, parce que ceux-ci se composent de plusieurs récits différents et juxtaposés, comme si, dans les deux cas, il n'était plus possible de réunir des individus autour d'une intrigue commune et que le héros ne pouvait plus assumer la fonction intégrante qui fut la sienne. Le monde contemporain n'est guère perceptible que par fragments multiples et irréconciliables.

Malgré ce constat initial similaire, le pari des deux prosatrices est inverse, l'une ayant choisi le roman, l'autre la nouvelle. Au prix d'un évident effort de construction, Francine D'Amour cherche le moyen de donner la plus grande unité à ce qui justement s'y refuse tandis que Monique Proulx, loin de vouloir résister au morcellement, y consent avec enthousiasme, sans arrière-pensée. Avec un souci minimal de cohérence, la nouvelle permet une sorte de plaisir de la dispersion alors que le roman exige des intersections plus franches, par où se rencontrent les personnages.

Commençons par le roman, qui s'impose les règles les plus strictes.

Unité de temps: un samedi, 15 septembre; unité de lieu: l'avenue du Parc; unité d'action: presque rien. Une journée, une rue au centre de Montréal, une histoire privée de toute intensité dramatique. L'héroïne, Dominique Légaré, est une fausse héroïne qui, du haut de son balcon, à l'aube d'un week-end ordinaire, s'imagine participant au théâtre de la vie urbaine, dont elle n'est habituellement que la spectatrice: «Je me bercerais de l'illusion d'en avoir été en me remémorant les événements de cette journée au cours de laquelle il ne me sera comme d'habitude rien arrivé.» (p. 14) Son point de vue ouvre et ferme le roman, mais il ne contient pas ceux des autres personnages, qui existent indépendamment du sien. Le principe d'organisation du roman excède donc le poste d'observation que le personnage semble offrir au lecteur, car nous en savons beaucoup plus qu'elle sur chacun des êtres qu'elle côtoie. Il n'y a plus de regard englobant, porteur de vérité, capable de former le monde en un tout cohérent: il n'y a que des regards croisés, placés à des distances variables de leur objet. Ainsi l'intérêt du roman ne tient pas à l'intensité subjective de cette Dominique Légaré au nom banal, mais au recouplement plus ou moins complet des différents points de vue autour de «lieux communs», que ce soit le salon de coiffure que chacun fréquente tour à tour ou les funérailles du patron de l'anti-héroïne.